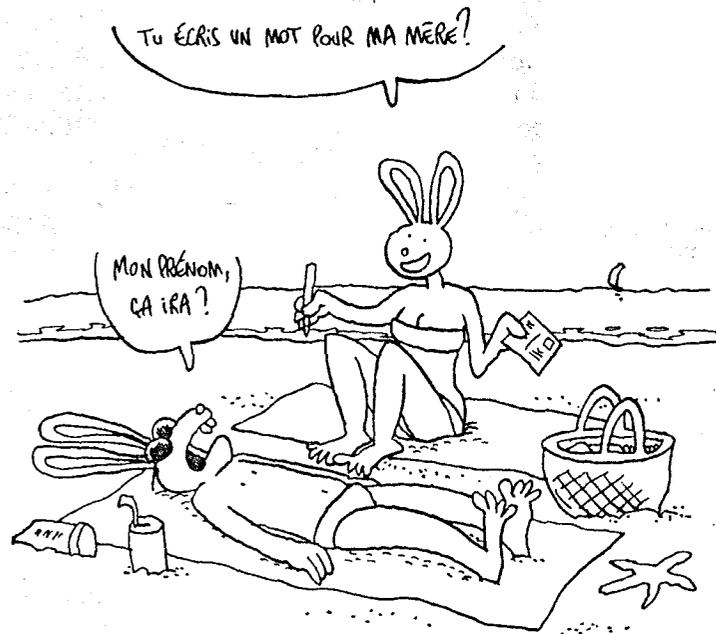


E

comme
écrire en français

par Julia Kristeva



Écrire est un acte solitaire, risqué. Ni désœuvrement, ni loisir, surtout pas communication, encore moins transcription de ce qu'on saurait avant d'écrire. L'écriture est une pensée qui se souvient d'avoir été une chair, la pensée la plus compromettante. J'aime écrire la nuit, dans l'éveil de l'insomnie qui maintient l'angoisse lucide. Le corps tiède, sans défenses, chasse les codes convenus et glisse mes rêves vers la main qui trace au crayon. Aller aussi loin en soi qu'il n'y ait plus de soi, ni thème ni objet, rien qu'une vibration d'impossibles, germes de mélodies, couleurs en attente de formes. « Avant que ça fût, je dois advenir », espérait Freud. Écrire commence par cette perte, l'écriture est mon séjour dans rien, une visite éveillée au néant. Enfin un mot s'impose, inévitable, avec le rythme de la phrase, premiers plaisirs d'une sorte de poésie. Mais c'est la courbe du récit qui me tient en haleine, quand l'intrigue mélange la cruauté du roman noir à l'apaisement de la compassion.

L'écriture est ma religion, une expérience de pardon, un don de sens par-delà le non-sens. Écrire : c'est ainsi que je me pardonne d'avoir abandonné les sombres dorures des icônes byzantines, les lourdeurs rocailleuses de mon slavon natal, tout en essayant de traduire en français maints

conflits, forcément identitaires, cette « balkanisation » des personnes et des nations désormais en cours partout dans le monde, et d'en rire en français. Car écrire en français est immanquablement une façon de rire. Après Villon, Rabelais, Voltaire, Saint-Simon, Sévigné, et ce cher Proust qui ne me quitte pas, il s'agit de pratiquer le rire comme un succédané du chagrin.

Quand je rentre d'un long voyage hors de l'Hexagone, je retrouve avec fierté cette façon qu'ont les Français d'être les plus gais des rouspéteurs au monde. Et puisque je suis désormais une Française, j'essaie de faire comme eux. Même les plus défavorisés, surtout les plus défavorisés, n'ont pas oublié que le bonheur est encore une idée neuve en Europe, et persistent à croire qu'une part du bien-être leur est due, absolument. Ce n'est pas pour rien que ce peuple a fait la plus radicale des Révolutions : il est prêt à forcer ses gouvernants, de quelque parti qu'ils soient, à lui donner sa part du gâteau mondialisé du bonheur, quitte à bousculer la mondialisation elle-même, et au risque de donner les mêmes idées de droits au bonheur à d'autres, en Europe et ailleurs.

Écrire en français serait donc traduire la souffrance en gout de vivre. L'apocalypse millénariste intéressera toujours quelques professeurs en manque de thèses. Mes étudiants, au contraire, qui prennent un pot au *Relais Jussieu* et poussent parfois jusqu'au *Marly* pour se mêler à une foule cosmopolite en quête de beauté, ont la fierté de ceux qui se plaignent avec le sourire. C'est ce qu'on appelle une civilisation, et tant pis pour ceux qui la boudent en insinuant qu'il s'agit là d'une « certaine France » qui aurait fait son temps. Je m'étonne que des gens d'esprit considèrent les mots qui incarnent le charme d'un jardin, la saveur d'un abricot ou les seins parfumés au lilas d'une maîtresse, comme un coupable culte païen de la nature, comme un enracinement suspect dans le sol et dans la langue, comme un esthétisme nationaliste, voire surnoisement nazi.

Écrire est toujours une traduction de la non-langue dans la langue et, de ce fait, une trahison de sa prétendue pureté, une fantaisie plus ou moins monstrueuse que la majorité finit, parfois et à la longue, par accepter et même sacrer belle. Prenez Colette, la plus nationale, paraît-il, des écrivains et de surcroît des écrivains femmes. Ces métaphores surchargées, ces mélodies frappées sur un piano de village, ces spleens impurs qui mélangent des parfums d'orgasmes et des fraîcheurs de géraniums s'inscrivent parfaitement dans le génie du français, à condition de l'inventer, de le violer en douceur. Souvent, quand j'ai trouvé le courage d'écrire en français, je me plonge dans ses pages fleuries, c'est devenu un rite, je ne peux aborder la page blanche sans un bain de Colette. « C'est une langue bien difficile que le français, constate-t-elle. À peine écrit-on depuis quarante-cinq ans, on commence à s'en apercevoir. » À qui le dites-vous, Madame ! « J'admire qu'une syntaxe de grand style refoule l'allusion d'argot, le patois sportif, le prétentieux humour qui afflue de toute part... » Fille de Sido autant que du Capitaine, dont elle porte le patronyme et dont elle célébra « la tristesse profonde des amputés », Colette persiste : « J'étais désormais pareille à celle que je décrivis maintes fois, vous savez, cette femme solitaire et droite, comme une rose triste qui d'être effeuillée a le port plus droit. »

J'aime penser que la Constitution française a inscrit enfin dans son texte la parité homme-femme – après tout, un des plus étranges événements de cette fin de siècle, des plus discutés, et des plus significatifs aux yeux du monde – parce qu'une Française comme Colette a pu écrire ces phrases-là. La parité sera sans nul doute un combat politique à long terme. Elle est avant tout une question de style. Et comme le style est au singulier, je ne crois pas qu'une écriture féminine existe, qui ne soit pas l'écriture incommensurable, incomparable d'une femme singulière. Plus proche du sensible, peut-être, plus onirique, plus charnelle, plus soûle, plus perdue que l'écrit supposé maîtrisé des

hommes. Mais il n'y a pas de communauté de l'écriture, pas plus qu'il n'y a de communauté des femmes. Et puisque les femmes ont pris conscience de leur destin en écrivant et en réfléchissant sur celles qui écrivent, il faudrait signifier cette diversité dans la pluralité, en forçant un peu la grammaire française pour noter un pluriel de singuliers : « unes femmes » et « unes écritures féminines ». L'écriture serait ainsi le signal d'une démocratie exigeante, celle qui n'accepte de communautés que composées de différents, d'incommensurables.

Quelle langue ?

L'écriture traduit la nuit sensible, mais pour moi comme pour beaucoup de migrants en ce début du troisième millénaire, elle transite par l'idiome natal : par une langue qui fut la nôtre, qui ne l'est pas vraiment désormais, et qui laisse son empreinte cependant sur la langue d'accueil. Le français peut-il accueillir cette greffe ?

Je n'ai pas perdu ma langue maternelle. Elle me revient, de plus en plus difficilement, je l'avoue, en rêve ; ou quand j'entends parler ma mère et qu'au bout de vingt-quatre heures d'immersion dans cette eau désormais lointaine, je me surprends à nager assez convenablement ; ou encore quand je m'astreins à un idiome étranger – le russe ou l'anglais par exemple –, et qu'en perte de mots et de grammaire, je me cramponne à cette vieille bouée de sauvetage, soudain offerte à ma disposition par la source originelle qui, après tout, ne dort pas d'un sommeil si profond. Ce n'est donc pas le français qui me vient en aide quand je suis en panne dans un code artificiel, ou quand, fatiguée, je sèche sur mes additions et mes multiplications, mais bien le bulgare, pour me signifier que je n'ai pas perdu les commencements.

Et pourtant, le bulgare est déjà pour moi une langue presque morte. C'est dire qu'une partie de moi s'est lente-

ment éteinte au fur et à mesure que j'apprenais le français chez les dominicaines, puis à l'Alliance française, et enfin à l'Université ; et que l'exil a fini par cadavériser ce vieux corps, pour lui en substituer un autre – d'abord fragile et artificiel, ensuite de plus en plus indispensable, et maintenant le seul vivant, le français. Je suis presque prête à croire au mythe de la résurrection quand j'ausculte cet état bifide de mon esprit et de mon corps. Je n'ai pas fait le deuil de la langue infantile, si le deuil « accompli » est un détachement, une cicatrice, un oubli. Mais par-dessus cette crypte enfouie, sur ce réservoir stagnant qui croupit et se délite, j'ai bâti une nouvelle demeure que j'habite et qui m'habite, et dans laquelle se déroule ce qu'on pourrait appeler, non sans prétention évidemment, la vraie vie de l'esprit et de la chair.

Je frissonne sous cette brume perlière qui frise à peine les marais de l'Atlantique, et absorbe dans une soie de Canton les cris des mouettes rieuses et la sieste nonchalante des colverts. Je rêve d'un printemps où toutes les automobiles seront parfumées et où les pauvres chevaux mangeront des fleurs : Apollinaire. De ce flou qu'est mon immersion dans l'être, qu'aucune parole ne résume d'emblée, que le vocable de *joie* banalise quand celui d'*extase* l'embaume, je retiens une sérénité ponctuée de mots français. Aux frontières de mes perceptions, un tremblement imperceptible recherche la langue française, simultanément et à l'inverse, quelque part d'en haut, une accumulation lucide de ce flux, toute une batterie de lectures et de conversations françaises fait descendre un tissu lumineux qui se laisse choisir par le senti, pour donner une existence à ma sérénité. Alchimie de la nomination, où je suis seule avec le français. Nommer l'être me fait être : corps et âme, je vis en français.

Pourtant, lorsque l'intrigue s'en mêle, c'est-à-dire à chaque fois que l'être me revient comme une histoire – celle de la brume perlière ou des canards colverts, et naturellement celle d'un songe, d'une passion ou d'un

meurtre – une houle qui n'est pas de mots, mais qui a sa musique bien à elle, m'impose une syntaxe maladroite, et ces métaphores abyssales qui n'ont rien à voir avec la politesse et l'évidence françaises, mais infiltrent ma sérénité d'une byzantine inquiétude. Je déroge au gout français. Le gout français est un acte de politesse entre gens qui partagent la même rhétorique – la même accumulation d'images et de phrases, la même batterie de lecture et de conversation – dans une société stable. J'ai beau ressusciter en français, depuis presque cinquante ans déjà, mon gout français ne résiste pas toujours aux soubresauts d'une ancienne musique lovée autour d'une mémoire encore vigile. De ces vases communicants émerge une parole étrange, étrangère à elle-même, ni d'ici, ni de là, une monstrueuse intimité. Comme ces caractères du *Temps retrouvé* où Proust voit s'incarner en espaces démesurés les longues années de leurs mémoires volontaires et involontaires, je suis un monstre de carrefour.

À la croisée de deux langues, et de deux durées au moins, je pétris un idiome qui cherche les évidences pour y creuser des allusions pathétiques et, sous l'apparence lisse de ces mots français polis comme la pierre des bénitiers, découvre les dorures noires des icônes orthodoxes. Géant ou nain, le monstre qui s'en extrait jouit de ne jamais être content de soi, en même temps qu'il exaspère les autochtones. Ceux du pays d'origine comme ceux du pays d'accueil.

Faut-il vraiment protéger ces hybrides que nous sommes, écrivains migrants qui risquons ce qu'on sait entre deux chaises ? C'est une question que certains se posent, et je ne serais pas étonnée d'apprendre qu'ils sont plus nombreux en France qu'ailleurs. Pourtant, et après tout, s'il n'y a plus de valeurs, la réponse aux crispations identitaires qui ravagent le Kosovo et la Tchétchénie entre autres viendra, peut-être, de ces nouveaux êtres de langage et de sang que nous sommes, enracinés dans aucun langage ni aucun sang, des diplomates du dictionnaire, des négoc-

ciateurs génétiques, des juifs errants de l'être et qui défient les citoyens authentiques, donc militaires de tous genres, au profit d'une humanité nomade qui ne veut plus se tenir tranquille sur sa chaise. Qui sait ?

Tant de souffrance pourtant, dans ce non-savoir, dans ce défi. Car il y a du matricide dans l'abandon d'une langue natale, et si j'ai souffert de perdre cette ruche thrace, le miel de mes rêves, ce n'est pas sans le plaisir d'une vengeance, certes, mais surtout sans l'orgueil d'accomplir ce que fut d'abord le projet idéal des abeilles natales. Voler plus haut que les parents : plus haut, plus vite, plus fort. Ce n'est pas pour rien que nous sommes les héritiers des Grecs, nos enfants auront le russe, l'anglais, le français, le monde pour eux. Destin toujours douloureux, l'exil est la seule voie qui nous reste, depuis Rabelais et la chute du mur de Berlin, pour rechercher la dive bouteille. Laquelle ne se trouve jamais que dans la recherche se sachant chercher, ou dans l'exil s'exilant de sa certitude exilaire, de son insolence exilaire. Dans ce deuil infini, où la langue et le corps ressuscitent dans les battements d'un français greffé, j'ausculte le cadavre toujours chaud de ma mémoire maternelle. Non pas involontaire, ni inconsciente, mais je dis bien maternelle : parce qu'à la lisière des mots musiqués et des pulsions innommables, au voisinage du sens et de la biologie que mon imagination a la chance de faire exister en français – la souffrance me revient, Bulgarie, ma souffrance.

France, ma souffrance

Je dialogue donc avec la Bulgarie dans cette expérience de l'« autre langue » qu'est une écriture, mais j'entends bien qu'il y a France dans « souffrance ». De fait, mon dialogue s'adresse autant, sinon davantage, à la langue choisie qu'à la langue donnée de naissance.

La clarté logique du français, l'impeccable précision du vocabulaire, la netteté de la grammaire séduisent mon esprit de rigueur et impriment – non sans mal – une droiture à ma complicité avec la mer noire des passions. Je regrette d'abandonner les ambiguïtés lexicales et les sens pluriels, souvent indécidables de l'idiome bulgare, insuffisamment rompu au cartésianisme, en résonance avec la prière du cœur et la nuit du sensible. Mais j'aime la frappe latine du concept, l'obligation de choisir pour tracer la chute classique de l'argument, et cette impossibilité de tergiverser dans le jugement qui se révèle, en français, plus politique en définitive que moral. Les ellipses de Mallarmé me séduisent : tant de contractions dans l'apparente blancheur d'un contenu insignifiant confèrent à chaque mot la densité d'un diamant, les surprises d'un coup de dés. Mais à cette musique surveillée du sens, je préfère l'abondance métaphorique et l'hyperbole syntaxique de Proust, les saveurs païennes de la prolixe Colette. Ils m'apprennent que, même autochtone, l'écrivain ne cesse d'être un traducteur de ses passions dérobées, que la langue fondamentale qu'il se plaît à traduire est la langue du sensible. Et que cet innommable fondement, cette rumeur de nos fibres et de nos rêves, ne se laissent jamais entièrement résorber, jamais réduire dans les codes des écoles, des clans, des institutions, des médias...

Je me suis à tel point transférée dans cette autre langue que je parle depuis cinquante ans déjà, que je suis presque prête à croire les Américains qui me prennent pour une intellectuelle et écrivain française. Et pourtant, il m'arrive, quand je reviens en France d'un voyage à l'Est, à l'Ouest, au Nord ou au Sud, de ne pas me reconnaître dans ces discours français qui tournent le dos au mal, à la misère du monde et exaltent la tradition de la désinvolture – quand ce n'est pas du nationalisme – pour tout remède contre notre siècle qui, hélas, n'est plus ni le « Grand Siècle », ni celui de « Voltaire-Diderot-Rousseau »...

Rien de plus pénible que de rencontrer ou de lire, après une journée de séances de psychanalyse – qui donnent lieu à une parole défaite mais vraie –, tel journaliste, digne successeur de Verdurin, qui vous sert les stéréotypes du protectionnisme stylistique et philosophique. Le français sait exceller dans les faux encensements, dans les enthousiasmes creux, dans les louanges dithyrambiques de ceux qui « en sont ». La rhétorique de l'optimisme d'apparat par-delà une mélancolie elle-même plus feinte qu'éprouvée, et ce penchant vers les valeurs et tournures traditionnelles ne sont pas les indices d'une vieille culture qui se respecte, et veut échapper à des modernismes éphémères de bazar. Ils révèlent le socle intime de ce que certains – moins rares qu'on ne le croit – développent en idéologie nationaliste et raciste. Ce socle n'est rien d'autre que la fascination identitaire qui célèbre son culte dans la famille, certes, le sol et le sang, naturellement, mais aussi et souvent dans le vieux bercement de la langue tels que nous les ont transmis nos parents, nos maîtres, nos ancêtres... Plus résistant au métissage que l'anglais, moins curieux de greffes que ces corps neufs que sont l'américain ou, malgré tout, le russe, le français a tendance aujourd'hui à se complaire dans son authenticité intraduisible. Un temple en somme, dont certaines institutions et organes de presse – plus que les écrivains eux-mêmes, par définition écorchés et nomades – s'emploient à assurer la fermeture.

L'étranger-traducteur, celui de l'autre langue, est sommé de s'inclure : la distance gêne, on n'a pas besoin de veilleur de nuit. S'il s'inquiète, discute ou critique, on l'accuse de « toiser » la France, la francité se cabre dans une pose régionaliste et ne permet, comme du temps d'Eschyle, qu'un seul discours aux étrangers, celui des « suppliants »...

Et pourtant, j'aime retrouver la France. Je l'ai écrit dans *Possessions*, et je le répète : j'aime retrouver la France. Plus d'opacité, plus de drames, plus d'énigmes. L'évidence. Clarté de la langue et du ciel frais. Chaque arbre, au

bord de la route, fait une révérence soignée. Les intrigues y sont toujours sexuelles, pour cela même violentes ; cependant, lorsqu'elle est franchement érotique, la terreur s'épuise. Les champs se découpent en rectangles réguliers, géométrie antique de Romains, Gaulois et autres propriétaires sûrs d'eux-mêmes, mais gracieux. Je sais bien qu'il y a France et France, et que tous les Français ne sont pas si limpides qu'ils voudraient le faire accroire. Pourtant, quand on revient de Santa Barbara, cette vision s'impose. Pas un millimètre de paysage qui ne réfléchisse, l'être est ici immédiatement logique. Ces ormeaux frêles, ces jardins taillés, ces marais filtrés côtoient des gens qui *sont* parce qu'ils *pensent*. Mais l'effort s'y dissout, l'argumentation cependant permanente s'évide en séduction, en ironie.

Beaucoup sont amoureux de l'Italie, je le suis : profusion de beauté qui ne cesse de surprendre avant que l'excitation ne se fonde elle-même en sérénité. D'autres désirent l'Espagne : hautaine parce que déraisonnable, mystique mais nonchalante. Moi, je me réfugie en France, définitivement.

J'ai connu quelqu'un qui ne reprenait goût à la vie qu'en logeant sa main au creux laissé par des millions de pèlerins dans la pierre de Saint-Jacques-de-Compostelle : le temps incarné dans ce vide à forme humaine le réconciliait avec la présence – et l'éternité. Vingt-cinq mille ans avant lui, sur la paroi d'une calanque de Marseille, le Cro-Magnon avait appuyé sa main et soufflé tout autour de la peinture noire. Deux cent quarante mains dans la grotte de Gargas, au pied des Pyrénées. L'espèce cherchait un abri, mais, déjà fière d'elle-même, elle s'appuyait sur le temps qui vient jusqu'à nous.

De même, je loge mon corps dans le paysage logique de France, m'abrite dans les rues lisses, souriantes et aisées de Paris, frôle ces gens quelconques qui se refusent, mais désabusés, d'une intimité impénétrable et, tout compte fait, polie. Ils ont bâti Notre-Dame, le Louvre, conquis l'Eu-

rope et une grande partie du globe, puis sont rentrés chez eux : parce qu'ils préfèrent un plaisir qui va de pair avec la réalité. Mais parce qu'ils préfèrent aussi le plaisir à la réalité, ils continuent de se croire les maîtres du monde, ou du moins une grande puissance. Ce monde – agacé, condescendant, fasciné – qui semble prêt à les suivre. À nous suivre. Souvent à contrecœur, mais quand même, pour l'instant. La violence des hommes a cédé ici devant le goût de rire, tandis qu'une discrète accumulation d'agréments laisse à présent imaginer que le destin est synonyme de décontraction. Le roman policier est par conséquent inexistant en France, à moins qu'il ne s'enlise en momeries. Et j'en oublie la mort qui règne à Santa Barbara...

Comment ne pas écrire, dès lors, en français ?